

# Catisou : III

Autor(en): **Claretie, Jules**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 19

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198154>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.  
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.  
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## La rebuse au coucou.

L'avez-vous entendu, aux premiers beaux jours, égrener au fond des bois sa chanson monotone, régulièrement rythmée, gaie ou triste, ou moqueuse, suivant ce que chacun y distingue : *Coucou, coucou* ?

Le vieux vigneron, courbé sur la terre, l'a bien entendu. Lentement, il redresse sa taille voûtée, dont les articulations grincent comme une porte de prison, et, appuyé d'une main sur son *piochard*, de l'autre, il fouille la *catzette* de son gilet. Une pièce blanche ! Allons tout va bien. Si le vieux *diton* est vrai, l'argent ne manquera point cette année. Reprends ton labeur, paysan, rêve aux vendanges prochaines, aux sacs d'écus, qui sonneront gaiment dans ta *garde-robe*. Au fond des bois, coucou chante toujours !

Elle l'a bien entendu, la jeune fille qui vient d'ouvrir sa fenêtre aux effluves printaniers. Le doigt sur les lèvres, elle interroge à mi-voix :

Un peu — coucou ! — Beaucoup — Coucou ! — Passionnément — Coucou ! — Pas du tout — Coucou !

— Un peu ?... un peu ?...

C'est fini !... L'oiseau s'est envolé, et seul l'écho moqueur répète aux oreilles de la pauvre petite amoureuse désappointée : Coucou ! coucou !

Il s'est posé un peu plus loin, l'oiseau fatigué, et l'écolier qui, ses livres sous le bras, muse sur le chemin de l'école, en regardant pousser l'herbe et courir la fourmi, l'écolier s'arrête à son tour.

« Le coucou chante ! quel bonheur. Il va me dire si je deviendrai vieux ! »

Et le coucou philosophe continue sa chanson. Sans se soucier de ce que les humains trouvent dans son appel, il le lance toujours de sa voix perçante dans l'air pur et frais du printemps.

Par exemple, ce que je lui pardonne difficilement, c'est la *rebuse* qu'il nous amène chaque année.

Vous la connaissez la *rebuse au coucou*. Aujourd'hui, c'est le printemps dans toute sa splendeur. Dans tous les bosquets, les oiseaux sont revenus et se remettent en ménage en chantant. Sur chaque arbre, sur chaque plante, les boutons de fleurs font craquer leurs corsets de velours vert, et laissent échapper des parfums énivrants. La sève monte dans le cœur des hommes et le fait battre plus fort.

Les femmes se sont débarrassées des lourds vêtements d'hiver. Sortis des voilettes, les visages apparaissent, plus animés, plus radieux. Les jeunes hommes s'en vont, le regard quéteur ; des soupirs sans cause et sans but s'échappent de toutes les poitrines. Les vieux garçons eux-mêmes se sentent troublés ; ils oublient leurs chères manies de célibataires pour tomber en arrêt, comme des jeunes collégiens, devant un frais minois qui passe, devant une jupe retroussée, devant un bouquet de violettes accroché à une ceinture.

Et voilà que, du jour au lendemain, tout a changé. Le temps est à la *bargagne* ; il ploi-

gne, il fait froid. Les fleurs se sont cachées, les oiseaux se taisent ; les femmes ont repris les habits d'hiver, et les hommes grelottent sous leurs collets remontés. Les vieux garçons n'ont plus souci que de relever leurs pantalons pour les préserver de la boue.

Les maîtresses de maison qui ont eu le malheur de mettre *couler* leur lessive font bonne mine à mauvais jeu.

Le *diton* est bien vrai, disent-elles. Il n'y a que les méchantes femmes qui aient le beau temps pour la lessive.

Près des fontaines, les pauvres *buyandeires*, les épaules couvertes d'un gros sac ou d'un vieux *carrique*, battent mélancoliquement leur linge.

Dans les chambres, les amoureux confinés regardent tomber la pluie, et songent aux petits sentiers ombreux, où fleurissent les violettes et qui sont maintenant détremés.

Sous l'avant-toit des maisons, les paysans, les mains dans les poches, contemplant les arbres fruitiers qui laissent tomber leurs fleurs, et pensent au retard que cela va leur apporter.

Et tous, *buyandeires*, amoureux et paysans, se disent avec dépit :

— Pardine ! c'est la *rebuse au coucou*. Il fallait bien s'y attendre ! quel *pout oiseau*, quand même !

Ah ! la *rebuse au coucou* ! que de ciels elle a déjà troublés ! que d'espoirs en boutons elle a déjà fauchés.

Voyez en politique ! c'est un homme d'Etat, qui grandit de jour en jour dans la faveur populaire. Sa voix sait entraîner les foules, on admire sa tenue, sa voix mâle et sa belle prestance. Le plus bel avenir lui sourit. Pour lui les honneurs, les places ; toutes ses ambitions seront satisfaites. Mais voici que soudain une voix s'est élevée. Moqueuse, elle révèle au monde étonné les faiblesses du grand homme. Mieux qu'un coin de fer, elle fait chanceler l'idole sur sa base. Adieu les belles espérances, les grandes ambitions. De tout cela, que reste-t-il ? Quelques débris. C'est la *rebuse au coucou*.

Voyez en ménage. Oh ! le joli couple qui s'avance souriant dans la vie. La main dans la main, les yeux dans les yeux, ils vont, confiants dans leur bonheur, parce qu'ils s'aiment et qu'ils ont vingt ans. Monsieur est fou de Madame, qui ne voit et ne respire que par Monsieur.

Et voilà que du jour au lendemain, — depuis que le petit cousin de Madame est revenu d'Amérique, — tout a changé. La température est devenue glaciale. On se regarde encore, mais avec des yeux furibonds ; on se parle encore, mais pour se reprocher une foule de choses.

Que s'est-il donc passé ?

Hélas, je crains bien que ce ne soit... hum ! hum !... la *rebuse au coucou*.

Et de celle-là surtout. Dieu vous préserve, ami lecteur.

PIERRE D'ANTAN.

## Catissou.

Par JULES CLARETTE, de l'Académie française.

III.

« — Entrez ! Entrez ! Entrez ! »

« Je ne me le fis pas dire deux fois ; j'entraî comme tout le monde. Seulement, en entrant, je dis à Catissou : « Bonjour, mademoiselle ! — Bonjour, gendarme ! » qu'elle me dit. Elle savait parfaitement mon nom, mais elle ne me donnait pas mon titre. M'est avis qu'elle me disait comme ça : « Bonjour, gendarme ! » comme pour me dire : « Eh bien, tout gendarme que vous êtes, vous ne savez donc pas comment on arquépince les gens qui assassinent les pauvres vieux ? » Finalement, elle avait bien le droit de m'appeler gendarme, puisque j'étais en uniforme. Tout ça n'est qu'un détail.

« Me voilà donc entré. Il y avait bien une vingtaine de personnes dans la baraque, des hommes, des femmes et, pendant que Catissou leur jetait des sourires, la mère Coussac, accroupie, les bombardait de ses regards, comme d'habitude.

« Je revois encore tout ça comme si j'y étais : Catissou debout sur la scène avec le rideau rouge au fond, sa jolie tête brune avec des sequins dans les cheveux, une rose au corsage, des bas roses, et, de tout ce rouge et ce rose, des bras blancs, potelés, qui sortaient et de jolies épaules, et une tête à tourner toutes les autres. Il y avait du soleil qui traversait la toile de la tente où la *femme silure travaillait*, et ce soleil faisait briller comme des diamants toutes les paillettes que Catherine avait cousues sur ses habits. Ah ! la jolie fille ! J'en parle à présent comme d'une étrangère. Mais nom de nom, la belle fille !

« Et elle était là, expliquant à ses spectateurs ce que c'est que le silure électrique, qui habite le Nil et le Sénégal et que les Arabes appellent *tonnerre*, et comme quoi cet animal-là vous donne des commotions qu'on croirait que c'est la foudre et qu'en temps d'orage, les nerfs... la peau... je dis bien... les nerfs des silures... Mais tout ça que Catissou a rabâché tant de fois, c'est oublié, c'est fini maintenant ! Elle ne le sait peut-être seulement plus ! Ah ! elle le savait sur le bout du doigt, je vous le promets, à cette époque-là !... Elle vous débitait ça comme un avocat à la barre et ceux qui l'écoutaient ouvraient des bouches grandes comme des fours et la dévoraient des yeux, la femme silure, ce qui prouve qu'ils avaient du goût.

« Après quoi, comme toujours, elle leur tendait la main et leur disait :

« Donnez votre main, donnez, vous allez sentir la secousse électrique ! Ne craignez rien, ça ne vous fera pas de mal !

« Et voilà. Il y en avait qui riaient, d'autres qui se fâchaient presque en secouant les doigts. Mais tous tendaient leur main vers la menotte de Catissou, pour avoir l'avantage de la toucher. Tous. Et j'étais là moi, et je regardais ça, et j'étais presque jaloux de tous ces gens-là qui tripotaient la main douce, douce, de Catherine, lorsque tout à coup, — ah ! par exemple, c'est ça un coup de tonnerre ! — je vois la femme silure qui devient blanche comme une morte et qui saute sur une main qu'on lui tend comme un dogue sauterait sur un morceau de viande.

« Planté devant elle, il y avait un grand gars taillé en Hercule, avec des cheveux roux frisés qui sortaient de dessous un grand chapeau de feutre ; il portait une blouse bleue empressée par dessus une veste de paysan et, carré des épaules, un colosse, je voyais, — comme je le regardais de profil, — sa mâchoire inférieure qui avançait comme celle d'un brochet et ses tempes qui me cachaient presque ses

yeux. Avec ça, pas de barbe, quelques poils dans une chair blême, fade. Mauvaise figure.

» Catissou l'avait regardé bien en face, ce gail-lard-là, et, à présent, lui tenant la main, une main qui me parut énorme dans la petite main de la femme, elle semblait se cramponner à lui comme si toute sa vie, à elle, était suspendue au bras qui sortait de la manche bleue.

» Il me passa un frisson dans le dos et je me dis : « C'est l'individu ! Elle le tient ! »

» Oui, oui, elle le tenait, elle le tenait bien, allez, et pâle comme une morte, elle disait au grand gars, subitement devenu aussi blême qu'elle :

» — Dites donc, vous, est-ce que vous connaissez l'assassin de Léonard Coussac ?

» Il se recula, il essaya de dégager sa main des doigts de la femme silure. Ah ! elle n'avait pas besoin d'être électrisée, Catissou, pour faire courir une secousse sur la peau de l'homme. Il tira son bras à lui sans pouvoir l'arracher à Catherine ; il voulut la repousser et tout en disant : « Ah ! ça, êtes-vous folle ? Voulez-vous me lâcher ! » il tournait sa tête autour de lui, comme un loup ; et je vis ses yeux blancs qui avaient un air féroce, égaré, cherchant une issue... comme qui dirait la sortie.

» — Misérable gueux ! cria Catissou, qui lui enfonce ses doigts dans la chair, c'est toi, c'est toi qui as fait le coup ! C'est toi ! c'est toi !

» Et elle secouait comme un prunier le colosse tout étourdi de cette colère. Ah ! seulement, il se remit vite ! Il dégagait sa main des doigts de Catherine et, en l'air, je l'aperçus alors, cette main sinistère aux doigts égaux, cette main qui ressemblait à une arraignée énorme et pattue. Il en donna un coup sur les épaules de Catherine qui s'affaissa, abattue, sur les deux genoux et il se tourna, comme un sanglier forcé, vers la sortie.

» Tout le monde se sauvait. Ce tas de gens avait peur.

» L'homme allait sauter, poussant le monde devant lui par les reins, lorsque je me plantai droit en face, par un quart de conversion. Il eut un sale regard en voyant mon képi et mes aiguillettes blanches. Il les avait aperçus tout à l'heure ; mais pas comme ça, dans l'exercice de mes fonctions.

» Il avait la tête de plus que moi, je levai les bras et je le saisis brusquement par le haut de sa blouse :

» — Au nom de la loi je vous arrête !

» Pour toute réponse il m'envoya, le gredin, un coup de genou dans le ventre et j'aurais été rouler à dix pas de là, je crois, si je n'avais pas eu la présence de Catissou pour tripler mes forces. Je me moquais bien du coup de genou ! Je tenais l'homme, je le tirais, je le traînais. Je ne le lâchais pas. On m'aurait coupé le poignet pour me le faire lâcher. Et lui, me donnant des coups de mâchoire dans la tête, essayait de m'étourdir ou de me casser le crâne ! Tout à coup, — j'en ai encore la cicatrice, — vlan ! il m'enfonça un couteau dans le cou, là, à l'endroit même où le père Coussac avait été frappé... Une habitude à ce gredin-là, faut croire.

Il comptait me tuer ; mais le collet de mon uniforme pare la chose à peu près et la fame du couteau, — un couteau de Nontron à manche jaune, — coupe le collet net et ne me fait à moi qu'une entaille... Alors ma main s'abat sur le poignet de ce bras qui tient le couteau, et je le maintiens, ce bras-là, au-dessus de ma tête, me disant que s'il retombe sur moi une seconde fois, c'est fini ! Flambé, le gendarme ! Et je le voyais, ce couteau-là, en l'air, comme l'épée de cet autre, Damo... Damoclès... et sur le manche du couteau, les quatre gros doigts égaux de cette main qui avait fait reconnaître à Catherine Coussac l'assassin de son père.

» Combien ça dura, cette bataille-là où mon sang barbouillait la face du gredin, si bien que je croyais l'avoir blessé, ça dut être long ; mais ça me parut plus long encore. Je sentais que je perdais de ma force, que j'allais lâcher le bras et que le couteau... dame ! le couteau... Tout à coup, ce propre-à-rien-là poussa un cri, ah ! mais un cri sauvage... un cri de cochon qu'on égorge, il bondit, moi le tenant toujours, ah ! mais ! Puis, comme pour se dégager de quelque chien qui l'eût mordu aux mollets, il recula et recula si vite que son grand corps butta et que, m'entraînant, lui dessous, moi dessus, il tomba à terre.

» Sous lui quelque chose s'agitait ou plutôt se cramponnait et lui avait arraché ce cri. C'était la mère Coussac qui l'avait pris aux jambes et le mordait et le mangeait pour qu'il lâchât prise.

» Et nous nous tordions par terre, comme des

vers. Mais cette fois ce ne fut pas long ! Catherine était debout, elle m'aidait à maintenir le bras armé, ou plutôt elle lui arrachait le couteau et, par le cou, de ma main droite, je tenais l'homme et le serrais à l'étouffer. Et puis, dame ! on accourait au bruit. Le maréchal-des-logis Bugeaud arrivait avec un camarade... On m'aidait à maintenir le gredin ; on le soulevait, on le traînait, on lui mettait les menottes et on le poussait et le portait à travers la foule qui maintenant, le voyant pris, voulait l'écharper, — sans savoir, — cette brave foule qui tout à l'heure en avait la peur.

» Il était d'ailleurs temps qu'on arrivât. Ouf ! Je n'en pouvais plus. Je m'en allais, je m'en allais... Et, — c'est bête comme un chou pour un gendarme, — je m'évanouis, ma foi, en perdant mon sang. Mais j'avais la sensation que des bras blancs me soutenaient et, au lieu du couteau de Nontron, là, au-dessus de ma tête, j'apercevais maintenant, comme dans un brouillard, les grands beaux yeux de Catherine qui me souriaient.

« Voilà, d'ailleurs, comment un coup de couteau fut cause d'un bon mariage où il n'a jamais été question de coups de canif. Ma blessure guérit, je n'ai pas besoin de vous le dire, puisque me voilà ; mais elle guérit deux fois plus vite parce que ce fut Catissou qui la soigna. Elle devenait une sœur de charité, la femme silure, et quand je fus sur pied : « Tope là ! qu'elle me dit. Vous me plaisez, je vous plais, et je vous jure d'être une brave femme ! » La grand'maman Coussac, qui dort maintenant à Louyat, vivait encore ! Le mariage de Catherine fut sa dernière joie, pauvre bonne vieille ! Je me trompe : sa dernière joie fut le jugement de la canaille qui avait tué le maître maçon.

» C'était un gâcheur de plâtre, un nommé Marsalou, de la Souterraine, dans la Creuse, — un *député de la Creuse*, comme on dit, — et qui, s'étant présenté chez M. Sabourdy pour travailler, y avait entendu parler de l'argent confié par le patron à Léonard Coussac et alors, excité par la chose, s'était dit : « Tiens, il y a un coup à faire ! » Et il l'avait fait ! Tout seul Pas de complice. Un paresseux, avec du poil dans la main, mais un énergique. Après le meurtre, il avait gagné Paris et là, il avait fait la vie avec des filles ; puis il était revenu à Guéret ; puis à Limoges, l'argent mangé, cherchant de l'ouvrage. Quel ouvrage ? Tous les ouvrages, même du rouge. Il se défendait à peine devant la cour d'assises. Il semblait dire comme ça : « Vous m'avez pris, allez-y ! Tant pis pour moi. » On le condamna à mort. Il avait avant ça essayé de s'assommer en se cognant la tête contre la muraille, dans sa prison et en disant : « C'est égal, le bourreau ne m'aura pas. » Le bourreau l'eut tout de même. Je ne m'attendris pas beaucoup, moi, sur ces messieurs-là. Ils ne nous ratent pas eux ! La main de celui-là, sa fameuse main, qui rappelle ce qu'on m'a dit de celle de Troppmann, est conservée dans un bocal plein d'esprit-de-vin à l'Ecole de médecine. Vous pourrez la voir. Elle en vaut la peine.

» A l'audience, — ce n'est pas pour me vanter, — le président m'avait félicité. Je dis ça parce que c'est vrai. Mais je n'avais plus besoin de ces félicitations-là, je n'avais plus besoin de rien : j'avais Catissou. Le jour de la noce, pourtant, mon capitaine mit dans la corbeille (on dit la corbeille, mais nous n'avions pas de corbeille) mes galons de brigadier. Ça, par exemple, ça me fit plaisir.

« Et depuis ce temps-là, si vous voulez voir un homme heureux, regardez-moi : en voilà un ! On a fait des propositions à Catissou pour l'engager dans des cirques comme femme silure. Jusqu'en Australie, qu'on a demandé si elle voudrait rentrer au théâtre. Les journaux avaient parlé de son histoire et ça montait la tête aux directeurs de cirque, vous comprenez. Quand on lui parle de ça, à Catissou, elle se met à rire. Femme silure ! Allons donc, elle a bien autre chose à faire. Elle a les marmots à laver, mes épaulettes à blanchir, la basse-cour à surveiller et la maison à faire marcher. Et tout ça marche au doigt et à l'œil, les moutards, les poulets, les canards... et le brigadier avec ! Non, non, Catissou n'est plus artiste ; mais saperlotte, si jamais il se commettait un crime dont on ne trouverait point le coupable en Limousin, je suppose ; — Ah ! *fè dé Di !* je me ferais plus à elle qu'à tous nos limiers de police. Elle a les yeux fins, Catissou, et n'a pas froid à ces yeux-là ! »

Le brigadier fit tomber sur l'ongle de son pouce gauche la cendre chaude de sa pipe et se préparait

à bourrer encore la camarade lorsque, belle et gaie, enveloppée d'un chaud rayon du soleil couchant, Catherine Tharaud revint avec ses bras nus, s'accouder à la fenêtre, dans l'encadrement de la glycine, et la voix allègre, avec un beau rire :

— Allons, Martial, le *clafoutis* sort du four, la *bréjéau* fume. Appelle les petits !

Martial Tharaud se leva, fit un cornet de ses deux mains et cria, de loin, aux joueurs de pique romme :

— Ohé, là-bas, *gamins* !... A la soupe, mauvaise troupe.

Et comme les gamins accouraient, humant déjà l'odeur de soupe aux choux et de cerises cuites, le brigadier prenant son aîné entre ses jambes, dans les plis de son pantalon bleu à ganse noire et poussant devant lui les autres, ôta son képi bleu, gaulonné de blanc, nous salua et, gaîment, s'en alla goûter à la fois à la soupe chaude et au baiser frais de Catissou.

Au bout de la rue, un sabotier bridait des sabots en chantant la vieille chanson :

Vive Limoge,  
Pour ses beaux cavaliers.  
L'amour y loge  
Sous les grands châtaigniers.

Et le soleil couchant envoyait son dernier rayon au drapeau de ferblanc du bon gendarme.

FIN

### Le vrai morilleur jurassien.

On nous écrit du Val-de-Travers :

Que c'est drôle ! je rentre ce soir après une tournée de morilles et je trouve dans ma boîte aux lettres, mon cher *Conteur*, que je reçois régulièrement depuis 25 ans et duquel je me flatte d'être bientôt un des plus vieux abonnés.

Or donc, je reviens des morilles et je lis avec un plaisir « professionnel » votre article de ce jour sur le sujet qui m'intéresse à un haut degré, soyez-en sûr.

Chez nous, dans notre Val-de-Travers, nous sommes « morilleurs » depuis bien longtemps de père en fils. — Savez-vous, vous autres de la plaine, savez-vous ce que c'est que d'aller « aux morilles » ? Non ! — Je ne parle pas, notez-le bien (et demandez à vos amis les « Combiers », ils vous en diront quelque chose), de ces cueillettes faciles qui ont lieu dans le bois voisin ou dans la cour et dans le pré de la ferme prochaine et dont le résultat se traduit par un nombre plus ou moins important d'exemplaires aux teintes blanches ou jaunes. Non, je ne parle pas de cela ; je veux vous dire ce que c'est que le vrai morilleur, le chasseur de morilles, des vraies morilles du Jura, des morilles authentiques qui croissent sous les grands sapins et à une altitude variant de 800 à 1700 mètres.

Premièrement je vous dirai que, dans ces parages, vous trouvez la morille idéale, la morille au parfum exquis, la morille noire des sapins, celle qui n'a qu'une vague parenté, une vague ressemblance avec sa congénère de la plaine. Cette variété à nulle autre comparable est réellement quelque chose de délicieux, et celui qui a la chance d'en goûter une fois reste hanté par l'idée de recommencer et d'avoir encore quelquefois dans sa vie le bonheur d'y revenir.

Les différentes recettes de cuisine pour préparer ce mets extraordinaire nous laissent, nous autres montagnards, un peu indifférents.

Notre morille du haut Jura est si bonne, si succulente, si délicieusement parfumée, que ce serait dommage d'en gâter le goût « sui generis » avec une profanation de citron, muscade, etc. Un peu de sel et de poivre et un verre de bon vin blanc vaudois ou neuchâtelois, cela suffit.

Essayez une fois, mes amis.

Voilà la question gastronomique entendue. Maintenant, voulez-vous, chers lecteurs, sa-